

AVERTISSEMENT

La femme dont vous allez lire l'histoire a été victime de viols. Au début des années 1970, lorsque celle que j'appelle «Nuala», une jeune Irlandaise de seize ans, a été mariée de force par son père à un agriculteur bien plus âgé qu'elle, la notion de viol conjugal n'existait pas dans son pays. Un homme avait le droit d'obliger son épouse à avoir des relations sexuelles. Depuis lors, la loi a évolué et le viol conjugal est aujourd'hui considéré comme un crime en Irlande.

Malgré la promesse que ce mariage arrangé ne l'engagerait pas à avoir de rapports sexuels, la jeune mariée a vécu un cauchemar, elle a été attachée, violée et battue à de nombreuses reprises.

Bien sûr, selon la loi en vigueur en Irlande dans ces années-là, Nuala n'a jamais subi de viols, puisque les faits se sont passés entre époux, quand bien même il s'agissait d'un mariage forcé. Pourtant, d'un point de vue moral, cette femme est sans conteste une victime de viol. Pour le bien de ses enfants, elle

tient donc à ce que soit préservé son anonymat, prérogative traditionnelle de toute femme ayant subi ce crime parmi les plus graves contre la personne.

Afin de respecter sa volonté, tous les noms de personnes et de lieux ont été modifiés. Quelques détails ont également été changés pour protéger son identité et celle de certains protagonistes de cette histoire. Les dialogues de ce livre ne doivent pas être pris au pied de la lettre – à l'époque, personne n'a pris de notes. Toutefois, ce récit retrace le plus fidèlement possible les événements tels que se les rappelle Nuala.

INTRODUCTION

Il lui a fallu plus de vingt-deux ans pour décrocher son téléphone. Je mentirais en disant que j'avais attendu son appel tout ce temps. Je n'avais rien oublié d'elle ni de sa terrible histoire, mais j'étais loin de penser que nos chemins se croiseraient à nouveau. Et puis le téléphone a sonné, au moment où je m'y attendais le moins. C'était un vendredi après-midi de juin 1997. Rien que de très banal *a priori* dans le quotidien d'un journaliste. Au bout du fil, une femme à la voix hésitante, plutôt tendue. Elle voulait raconter son histoire. Je dois admettre que j'étais sceptique. Il arrive de temps à autre que des gens veuillent se confier à des journalistes, sans avoir toujours grand-chose à dire. J'ai demandé à cette femme ce que son histoire avait de particulier. Après un silence, elle me répondit que, lorsqu'elle avait seize ans, son père l'avait donnée en mariage à un homme bien plus âgé qu'elle, contre de l'argent.

Je restai un moment stupéfait. Je sus tout de suite que c'était le fait divers auquel je repensais régulièrement depuis plus de vingt ans. Au

milieu des années 1970, j'avais écrit un article pour le *Sunday World* sur une adolescente de seize ans qui avait tenté de se suicider après avoir été mariée de force par son père à un agriculteur quatre fois plus âgé qu'elle. En vérité, cet homme l'avait achetée. Mon article ne donnait pas beaucoup plus de détails. L'information me provenait d'une source confidentielle. Les différents protagonistes n'étaient pas nommés, mais la jeune fille avait écrit au journal pour contester l'article. Je m'étais dit qu'elle avait rédigé cette lettre sous la contrainte. Je ne l'avais jamais rencontrée et m'étais souvent demandé ce qu'elle était devenue. Certains détails terribles m'avaient frappé à l'époque, mais il m'était impossible d'en discuter avec elle. Et voilà qu'après toutes ces années, je l'avais au bout du fil. Ce ne pouvait être que la femme dont l'histoire m'avait durablement marqué.

Dans la salle de rédaction du *Sunday World*, tandis que je l'écoutais, j'eus l'impression que les poils de ma nuque se hérissaient. «Je crois savoir qui vous êtes», lui dis-je, avant de lui demander si elle venait de tel village, ce qu'elle confirma.

«Votre journal a publié un article sur moi il y a très longtemps», me dit-elle. «En effet. C'est moi qui l'ai écrit», lui répondis-je.

1

LA CÉRÉMONIE

Elle était assise sur la banquette arrière de la vieille Ford Anglia de son père, raide, dans sa robe de mariée. Sa mère se tenait à ses côtés. Souriant aux voisins venus saluer leur départ à l'église, son père s'installa péniblement au volant. Après qu'il eut tourné deux ou trois fois la clé de contact, le moteur finit par émettre un vrombissement rauque. Dans son plus beau costume, Dan Slowney, les cheveux gominés en arrière, une Player sans filtre aux lèvres, quitta lentement sa propriété et s'engagea avec assurance dans la rue principale de Knockslattery.

La confusion régnait dans l'esprit de Nuala. Elle avait du mal à se concentrer sur ce qui lui arrivait. La présence de sa mère la rassurait un peu, mais elle sentait bien qu'elle était triste et tendue, elle aussi. Elle savait que sa mère ne pouvait plus rien pour elle. Nuala regarda son père, pensant à quel point elle le détestait.

Tous les voisins du petit village décrépît niché dans les collines ondoyantes, au milieu de terres agricoles, semblaient s'être donné rendez-vous pour les saluer et leur souhaiter bon vent. Les enfants couraient autour de la voiture, criant et riant. Puis Nuala aperçut ses trois amies de l'autre côté de la rue, dans leurs robes d'été, près de leur ancienne école. Carmel, Grace et Pauline se tenaient à l'écart. On aurait dit qu'elles avaient peur. Les adolescentes avaient les yeux rouges, comme si elles avaient pleuré. L'une d'elles fit un signe de la tête à Nuala. Une autre, Carmel, sa meilleure amie, leva doucement la main, comme pour lui dire adieu. Elles ne prenaient pas part aux festivités. Elles connaissaient la vérité. Elles avaient l'impression d'assister à un enterrement, pas à un mariage.

Nuala jeta un coup d'œil à ses amies et détourna le visage. Elle savait qu'elle craquerait si leurs regards se croisaient plus longtemps. C'était déjà assez pénible comme cela d'être donnée en spectacle aux voisins dans sa robe de mariée. Elle ne voulait pas en plus fondre en larmes devant eux. Elle tentait de rester impassible, mais un observateur attentif n'aurait eu aucun mal à déceler la terreur et le désarroi dans ses yeux.

Toute cette attention non désirée la répugnait. Elle n'avait qu'une envie : disparaître aussi vite que possible. Ils n'avaient parcouru que quelques centaines de mètres lorsque le moteur toussota puis s'étouffa dans un silence

pesant. La voiture s'immobilisa et le visage de Dan se figea.

— Ah, bon sang, qu'est-ce que c'est que ce bordel! fulmina-t-il en sortant du véhicule.

— Oh non..., grommela Nuala à sa mère en serrant les dents. Il n'aurait pas pu louer une voiture pour l'occasion, comme tout le monde?

Sa mère lui saisit la main pour la reconforter. Nuala se sentait prise au piège au milieu de tous ces gens qui la regardaient.

— Je ne sortirai pas la pousser, maman. Peu importe ce qu'il dit, je ne sors pas. Pas dans ma robe de mariée.

Il se trouve que le moteur avait rendu l'âme juste à côté d'une pompe à eau. Dans l'Irlande rurale de cette époque, tout le monde n'avait pas encore l'eau courante et certains villageois venaient s'approvisionner à la pompe. Un cousin de Dan était justement en train de remplir des bidons de lait. Dan le réquisitionna sur-le-champ. On se dépêcha de débarrasser les bidons de la banquette arrière de sa Mini. Nuala et ses parents se serrèrent à l'arrière de la petite voiture de Tommy, qui les conduisit à l'église. Dan avait retrouvé le sourire, tirant d'un air assuré sur son éternelle cigarette. Problème réglé, circulez.

Nuala perçut chez Tommy une certaine froideur à l'égard de Dan, comme s'il n'approuvait pas ce mariage. Peut-être quelqu'un de la famille lui en avait-il parlé. Tommy était un homme bien, et Nuala apprécia cette réserve affichée envers son père. «*Merci, Tommy*», pensa-t-elle.

— Tu nous rejoins au restaurant pour trinquer, Tommy? lui proposa Dan en arrivant à l'église.

— Je vais voir ce qu'on peut faire, répondit Tommy.

Nuala savait qu'il ne viendrait pas.

C'était une petite église de campagne fréquentée par une communauté d'agriculteurs. Des générations d'Irlandais reposaient dans le cimetière attenant, sous les croix celtiques gravées dans la pierre. Les courbes verdoyantes de lointaines collines dessinaient l'horizon. Ce n'était pas sa paroisse, ni celle du futur époux. Elle ne comprenait pas vraiment pourquoi elle devait se marier là. Elle avait été tenue à l'écart de tous les préparatifs, dont le choix de cette église. Elle ne savait pas quelles formalités avaient permis d'organiser la cérémonie. Tout ce dont elle se souvenait vaguement, c'est d'avoir rempli des formulaires pour pouvoir se marier dans une autre paroisse que la sienne.

Seule la famille proche de Nuala assista au mariage. Le futur mari vint seul – ses enfants, déjà adultes, n'approuvaient pas cette union. Dan mena sa fille jusqu'à l'autel où l'attendait Paddy McGorril, qu'elle ne connaissait que depuis quelques semaines, qu'elle n'avait rencontré qu'une demi-douzaine de fois et avec qui elle n'avait jamais eu de conversation digne de ce nom. Cet homme était pour elle un quasi-étranger, et c'était avec lui qu'elle était censée passer le reste de son existence, jusqu'à ce que la mort les sépare. Elle avait

seize ans ; il en avait près de soixante-cinq. Et puis il y avait ces rumeurs à son sujet qui la terrifiaient.

L'église n'était pas pleine, mais elle sentait tous les regards fondre sur elle. Elle avait envie de se retourner et de leur lancer : « Dégagez et occupez-vous de vos oignons ! » L'assemblée de fidèles bruissait de sons familiers : l'écho des toussotements, les murmures, le frottement des pas sur le sol de pierre. Elle savait au fond d'elle que certains n'étaient pas seulement venus pour la messe, mais pour le spectacle. On s'était passé le mot : une lycéenne allait épouser un homme âgé. Les gens payaient leur place à l'Olympia Theatre de Dublin pour moins que ça ! Elle imaginait les vieilles dames à chapeau qui chuchotaient entre elles et se signaient en regardant leur missel – et qui tendaient le cou pour apercevoir ce couple improbable dans l'allée centrale.

En s'agenouillant devant l'autel, elle eut le pressentiment de sa propre perte. Le dégoût le disputait à la peur et à la haine, dans un tumulte de sentiments. Elle n'avait tout simplement aucune envie d'être là, avec cet homme qu'elle détestait. Elle eut les larmes aux yeux pendant toute la cérémonie, en proie à une tension presque insupportable. Elle ne put s'empêcher de remarquer le beau jeune homme qui officiait. Bien sûr, le père Sevron n'arrivait pas à la cheville de son idole, le chanteur David Essex, mais c'était le genre d'homme avec lequel une fille aimerait bien crâner devant

ses copines. Cela lui rendait plus vif encore le dégoût que lui inspirait son « fiancé ». À ce moment précis, elle aurait accepté d'épouser n'importe quel autre homme.

À mesure que la cérémonie avançait, il lui sembla que le prêtre se rendait compte que quelque chose n'allait pas, que la jeune femme n'avait peut-être pas vraiment envie d'aller jusqu'au bout. Il sentait sans doute qu'elle ne versait pas des larmes de joie mais de tristesse. Bien sûr, il n'allait pas annuler le mariage sur une simple intuition. Mais Nuala avait l'impression qu'il laissait la cérémonie traîner en longueur, comme pour lui laisser une ultime chance de se rétracter. À un moment, il ne retrouva plus ses papiers. « J'en ai pour une minute », l'entendit-elle dire. Elle y repensa après coup : avait-il voulu lui offrir l'occasion de changer d'avis ? La messe paraissait à Nuala beaucoup plus longue que d'habitude. Elle avait peur que son père se lève et invective le prêtre : « Vous allez finir par la marier, oui ? »

Quand le père Sevron lui demanda si elle acceptait de prendre cet homme pour époux, elle ne put se résoudre à lui répondre. Il dut lui poser trois fois la question. Comme elle hésitait, la tension dans l'église devenait palpable. Chaque fois, elle se tourna vers son père, l'homme qui l'obligeait à s'engager dans cette union sans amour, assis au premier rang. Chaque fois, il lui rendit son regard et hocha la tête, lui ordonnant en silence de prononcer le mot fatidique. Elle finit par céder.

Elle vécut toute cette journée en état de choc. Pendant la cérémonie, ne supportant pas l'idée que cet homme lui passe la bague au doigt, elle la lui arracha pour la glisser elle-même à son annulaire. C'était une forme de résistance, un acte qui signifiait qu'elle acceptait peut-être de porter cette alliance, mais certainement pas par amour.

Pendant les semaines précédentes, il lui était souvent arrivé de s'asseoir près de sa mère et de lui dire : « Il n'ira pas jusqu'au bout. Impossible. Quel père ferait ça à sa propre fille ? » Le matin même, encore, en enfilant sa robe de mariée, elle pensait toujours que cela n'arriverait pas. Elle sanglotait souvent comme une petite fille : « Tu viendras avec moi, maman ? Tu viendras habiter dans cette maison ? Ce serait moins dur si tu venais avec moi, maman. Je ne peux pas rester toute seule avec ces deux-là, lui et son ouvrier. Oh, ce serait affreux ! S'il te plaît, maman, ne me laisse pas seule ! » Sa mère tentait de la rassurer du mieux qu'elle pouvait, lui répondant qu'elle viendrait lui rendre visite et qu'elle serait toujours là pour elle.

— Tu auras plein d'amis. Et puis tu ne manqueras de rien. Tu auras de beaux vêtements et bien des choses que tes amis n'ont pas.

— Mais je m'en fiche, maman, je préférerais être avec mes amis. Je n'ai pas envie d'être différente des autres filles. Leurs petits copains ne sont pas à la retraite !

Le jour du mariage, avant de partir à l'église, sa mère avait tenté de la rassurer en lui disant

qu'elle n'aurait plus à craindre son père. «Il ne te donnera plus jamais d'ordres, Nuala.»

Après la cérémonie, une petite fête était donnée dans un restaurant. Pour la première fois de sa vie, Nuala but de l'alcool et fuma des cigarettes sans se cacher. Il lui arrivait de fumer de temps à autre, mais jamais devant son père. Mais l'heure était venue de se rebeller. Elle acheta un paquet de cigarettes et en alluma une dans l'entrée du restaurant, bien que son père lui eût toujours formellement interdit de fumer. Lui-même restait un fumeur invétéré, malgré d'importants problèmes de santé – faites ce que je dis, pas ce que je fais. Elle savoura un délicieux moment de revanche en le voyant arriver vers elle à grands pas.

— Écrase tout de suite cette cigarette ou je te tue! lui siffla-t-il.

— Papa, je ne suis plus ta petite fille, lui rétorqua-t-elle crânement. Je suis une femme mariée à présent, et j'obéis à mon mari. Tu n'as plus à me dicter ma conduite.

Elle se délecta de pouvoir retourner la situation en sa faveur. Cette journée compterait au moins cette petite satisfaction.

Lors de la réception, elle se retrouva seule un moment avec le prêtre. C'est alors qu'elle lâcha sa bombe, la langue déliée par le champagne :

— Je ne voulais pas épouser cet homme, lui dit-elle. On m'a forcée.

Le père Sevron parut stupéfait. S'il avait eu des doutes, elle venait de les dissiper.

— Mais pourquoi ne m'as-tu rien dit? Tu aurais dû. Tu aurais pu m'en parler, même devant l'autel.

Comme son mari se tenait non loin d'eux, Nuala ne put en dire beaucoup plus. Le visage du prêtre s'assombrit, tandis qu'il mesurait sans doute l'énormité de cette révélation et les conséquences pour cette adolescente. Le père Sevron, qui devait mourir à un âge précoce, quitta le restaurant peu après. Avant de partir, il alla saluer Nuala et lui dit qu'il prierait pour elle. «Merci», répondit-elle.

Aucun discours n'était prévu pendant le repas – on avait au moins épargné cela à la mariée. Elle n'était pas d'humeur pour des déclarations ampoulées, «bienvenue dans la famille» et autres absurdités. Elle était trop occupée à se saouler pour anéantir le souvenir de ce qui venait de se produire. Le champagne coulait à flots et elle enchaîna les verres jusqu'à sombrer dans l'ivresse.

Ce soir-là, Nuala rentra chez ses parents. Elle devait emménager chez Paddy le lendemain. Il y avait eu des discussions à propos d'une lune de miel à Killarney, mais Nuala s'y était fermement opposée. Pour une fois, elle avait eu gain de cause. En y repensant aujourd'hui, elle se demande comment une lune de miel avait pu être envisagée alors qu'on lui avait garanti que ce serait un mariage «sans sexe». Avaient-ils imaginé une lune de miel avec chambres séparées, voire hôtels séparés? Ils auraient reçu la palme du voyage de noces le plus étrange de l'année.